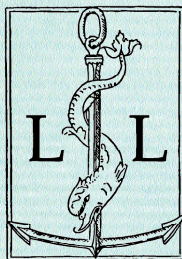


Driss Ablali, Sémir Badir *et alii*

ANALYTIQUES DU SENSIBLE

Pour Claude Zilberberg



Lambert-Lucas
L I M O G E S

La réflexion menée par Claude Zilberberg tout au long de son œuvre vise dans le même temps la reformulation des fondements théoriques de la sémiotique et le déploiement du style de pensée que ces fondements induisent. Nous disons « dans le même temps », car le sujet tensif n'est pas un juge perché au sommet d'une critique des concepts : c'est un sujet affecté par les forces qui traversent son discours, forces qu'il s'agit pour lui d'éprouver en en reconnaissant la nature dans le moment où il en reçoit l'expérience. Parce qu'elle exalte la pensée sémiotique, qu'elle la rend aventureuse à mesure qu'elle la fortifie et parce qu'elle ouvre l'analyse au désir, c'est à cette expérimentation que les collaborateurs du présent recueil ont voulu rendre hommage.

282 pages
30 euros
ISBN 978-2-915806-36-6

*Textes réunis et présentés par
Driss Ablali et Sémir Badir*

ANALYTIQUES DU SENSIBLE
POUR CLAUDE ZILBERBERG

par
Driss Ablali
Sémir Badir
Denis Bertrand
Anne Beyaert-Geslin
Jean-François Bordron
Ivan Darrault-Harris
Maria-Lucia Diniz
José Roberto do Carmo Jr
Roberto Flores
Jacques Fontanille
Ivã Carlos Lopes
Renata Mancini
Patrick Mpondo-Dicka
Louis Panier
Herman Parret
Luisa Ruiz Moreno
Luiz Tatit
Gian Maria Tore

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Université de Limoges*



ZILBERBERG - HJELMSLEV :
 ALLER - RETOUR

Sémir BADIR

« La lecture », écrit Claude Zilberberg, « n'est pas, quel que soit l'empire des apparences, un acte individuel. La lecture est une activité non finie » (1986b : 139). Il ne faudrait pas toutefois, aux apparences de l'empirie, faire prévaloir une pure logique des contraires. La lecture, si elle ne peut être assimilée à un acte individuel, car ce serait par trop la priver d'histoire, n'en est pas pour autant un acte collectif. Elle serait plutôt un acte interindividuel, un acte qui lie les individus les uns aux autres et qui fait, justement, histoire, grande et petite, et récit. Et sans doute cette histoire-là ne peut pas être achevée. On est toujours le lecteur de quelqu'un, toujours sous la lecture d'un autre. La lecture, c'est-à-dire ? Le sens, bien entendu ; l'interprétation en acte ; mais aussi : le relais de la parole ; l'enchaînement des textes. La lecture, en tout cas celle qui nous occupe ici, est un intertexte actif.

Mais déjà je dois m'arrêter, interrompre le cours de cette présentation et revenir sur ce qui la tient, l'acte interindividuel de lecture qui relie Zilberberg à Hjelmslev et ceux-ci à moi-même, et par moi. La lecture : récit inachevé ; la lecture : intertexte – est-ce tout à fait compatible ? L'intertexte peut-il être conçu, par la transitivité qui s'impose au vu de ces équivalences, comme un récit inachevé ? Je trouve chez Zilberberg une autre notation – ses lectures, à lui, sont pleines de notations, et je me demande encore si elles font le courant du texte ou si elles le remontent – sur la forme du livre : « Quelle doit être la forme [du] livre ? quel est le paradigme ? il nous semble que l'alternative est : conte ou dictionnaire ? » (1986b : 139). Alternative audacieuse, assurément. Le livre – c'est-à-dire tous les livres – peut-il se plier soit à l'un soit à l'autre de ces paradigmes ? Mais quoi ! les *Fleurs du mal*, conte ou dictionnaire ? et la *Recherche* ? et la première *Critique* ?

Bien malin qui peut le dire ! En fait, pour lui donner une chance d'être admise, l'alternative demande à être lue : non seulement placée dans le texte d'où je l'ai extraite, mais encore située dans l'intertexte des lectures de Zilberberg. On se rappelle alors, en premier lieu, que le conte est le modèle sur lequel Greimas a bâti l'analyse sémiotique du récit – et cela était déjà le fruit d'une lecture, celle que Greimas a faite de l'œuvre de Propp. Il est revenu à Zilberberg de pointer du doigt les limitations qu'un tel modèle apportait à la théorisation greimassienne (cf. Zilberberg 1993b). À devoir choisir pour chaque livre entre le récit et le dictionnaire, les chances paraissent un peu élargies. J'y trouve en tout cas une reformulation de mon interruption interrogatoire : l'intertexte formé par les lectures des textes de Hjelmslev et de Zilberberg est-il lui-même une sorte de grand récit, fût-il inachevé, ou bien gagne-t-il à être conçu sous le régime d'un dictionnaire ? Pour éclairer le débat, je replace à présent la question posée initialement par Zilberberg dans son contexte d'origine. À la suite, celui-ci écrit en effet : « Peut-être sommes-nous en face de deux modes de l'imaginaire – à moins que le conte, la fable, désigne le parcours et le dictionnaire, le terme » (1986b : 139). À présent, il me semble qu'on peut mieux comprendre l'enjeu de son interrogation. Pour l'appliquer au cas de l'intertexte, la forme que prendra cet acte interindividuel de lecture pourrait donc être celle d'un récit – ce qui implique, d'une part, qu'on veille à la succession des rédactions et parutions comme à la chronologie des lectures ; et qu'on prévoie, d'autre part, sinon un commencement et une fin, en tout cas des péripéties qui se nouent et se dénouent de manière à justifier l'intérêt qu'on porte à ce récit. Ou bien alors, la forme donnée à l'intertexte met l'accent sur sa finalité – à savoir, pour l'auteur considéré, l'usage des livres lus, et, pour son lecteur, la consultation de ses références ; dans ce cas, conformément au modèle du dictionnaire, c'est probablement un réseau qui sera mis en place, avec des éléments centraux constituant autant d'« entrées principales » pour la lecture de l'œuvre de Zilberberg, et des éléments satellites dont le nombre dimensionne l'œuvre et l'assimile à un système (relativement clos), une galaxie (en relation avec d'autres) ou un univers (une totalité ouverte et en expansion).

On peut faire l'hypothèse que, en raison même de l'alternative qu'elles offrent, les deux formes d'intertexte sont complémentaires, comme le sont le procès et le système. En conformité avec la détermination hjelmslevienne du procès sur le système, j'ordonnerai ces formes de la manière suivante : d'abord en établissant un relevé des textes et des lectures qui établissent l'intertexte entre Zilberberg et Hjelmslev. Ce relevé constituera, comme on peut s'y attendre, le récit d'une remontée : c'est vers le sommet Hjelmslev que nous nous senti-

rons tirés par les mécaniques zilberbergiennes ; et ce sont des paysages conceptuels qui se dessineront bientôt, avec des obstacles à repérer avant la descente, des pentes noires (sinon des crevasses) à éviter, des pointes de vitesse à espérer. Après quoi, au retour, la piste sera bien vite dévalée vers le terme de ce récit intertextuel, terme qui a pour enseigne les *Éléments de grammaire tensive*.

ALLER

L'intertexte Zilberberg – Hjelmslev est un intertexte bien étoffé, et cela à double titre. D'un côté, Zilberberg a écrit un nombre assez considérable d'articles qui portent directement sur Hjelmslev, sa théorie, son œuvre. Comme ces articles sont jalonnés sur les vingt dernières années, la conception narrative de l'intertexte peut aisément être adossée au parcours biographique. J'ai compté six contributions principales :

- en 1985 : « Connaissance de Hjelmslev (Prague ou Copenhague ?) »,
- en 1986 « Le *Mémoire* de Saussure lu par L. Hjelmslev » et « À propos de l'édition française des *Nouveaux Essais* de Louis Hjelmslev »,
- en 1993, « Description de la description »,
- en 1997, « Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas »,
- et enfin en 2001 : « Forme, fonction, affect ».

A quoi bien entendu il est possible d'ajouter d'autres articles, lesquels se rapportent à Greimas, Brøndal ¹, Saussure, et où Hjelmslev n'est jamais loin. Je n'y mets pas en revanche les articles où s'élabore patiemment la réflexion théorique qui formera la contribution personnelle de Zilberberg à la sémiotique. Ces articles-là, où le nom de Hjelmslev n'est évidemment pas absent, tant s'en faut, constituent la plate-forme sur laquelle sont bâtis les *Éléments de grammaire tensive* et seront dès lors abordés selon l'autre conception de l'intertexte. Je me permets ainsi d'opérer un tri dans la bibliographie de Zilberberg, distinguant les travaux exégétiques des essais théoriques, bien que les uns soient concomitants aux autres et que, dans le détail, comme j'aurai à le reconnaître ultérieurement, cette distinction est plus comode que réellement valide ; elle ordonne simplement le récit inter-

¹ Au moins l'un des deux articles consacrés à Brøndal (Zilberberg 1989) mériterait presque d'être considéré avec l'attention égale à ceux directement consacrés à Hjelmslev, puisque Zilberberg y mène une comparaison systématique des théories des deux linguistes danois.

textuel afin d'y ménager, au retour, un dénouement.

De l'autre côté, on rassemble dans l'intertexte Zilberberg - Hjelmslev les textes lus et commentés ; à commencer bien sûr par ceux de Hjelmslev, mais aussi d'autres textes, d'autres auteurs, car il n'y pas de raison qui empêche de contenir l'acte interindividuel de la lecture entre les deux auteurs strictement nécessaires, à savoir le lecteur et l'auteur lu. Il est évident au contraire que, bien souvent, d'autres auteurs sont convoqués dans l'acte de lire, et c'est d'abord en cela que la lecture ne peut être qu'une activité non finie. Chaque nouveau texte lu rend d'autant plus long, ce qui ne veut pas dire plus difficile ni même plus lent, le parcours qui lie le lecteur à un auteur donné, et plus large le réseau des relais intertextuel. Le présent texte peut en témoigner, c'est en tout cas ce que je souhaite : la connaissance (relative) de l'œuvre de Hjelmslev a considérablement influencé la lecture que je peux proposer des textes de Zilberberg ; elle l'a, croit-on pouvoir dire, « enrichi », à condition d'inclure dans les richesses disponibles la rapidité de compréhension et l'aisance d'usage de certains concepts. En revanche, ma méconnaissance des textes de Cassirer ou de Valéry empêche assurément de pouvoir considérer la lecture achevée, même quant au projet qui a été ici avancé ; et seul l'inachèvement irréductible, principiel, de la lecture m'en console et me donne le courage d'avancer, d'avancer malgré tout dans mon propre récit intertextuel – mais laissons cela. Zilberberg, pour sa part, est parfaitement conscient des enjeux de l'intertexte. Il le dote d'une déontologie explicite : « La connaissance de Hjelmslev est d'abord relative au *nombre* des textes qu'on considère et ensuite à une certaine pondération entre ces différents textes, pondération qu'il vaut mieux afficher que taire, mettre au clair qu'ignorer » (1985 : 128).

Le théoricien et le linguiste

La pondération entre les textes de Hjelmslev est sans doute l'un des principaux points d'accès à la lecture qu'en propose Zilberberg. Ce sera en tout cas le premier aspect que je voudrais évoquer – il y en aura trois en tout. Il permet de spécifier le rapport que les lecteurs de Hjelmslev ont à l'égard de son œuvre ; il s'agit donc ici principalement de soulever la question des « successeurs » : Qui succède à Hjelmslev et comment ? Bien entendu, la question inclut également la situation que Zilberberg entend occuper, vis-à-vis de Hjelmslev et, par rebonds, vis-à-vis de ses successeurs, au moins sur le chapitre de l'intertexte hjelmslevien. En fait, il n'y a qu'un lecteur qui vaille la peine d'être mentionné, mais ce lecteur est aussi un auteur d'envergure – il s'agit bien entendu de Greimas. D'après Zilberberg, il y a, en fonction des livres lus, deux Hjelmslev : le théoricien des *PTL*

et le linguiste de la *CdC*, abstraction faite des articles qui se répartissent équitablement sous les deux professions. « Pour l'essentiel », juge-t-il alors, « Greimas a suivi le *théoricien* Hjelmslev et non le *linguiste* Hjelmslev, il a prolongé l'enseignement des *Prolégomènes* et "négligé" les thèmes proprement linguistiques de la réflexion de Hjelmslev » (1997 : 179-180) ; un peu plus loin, il ajoute : « On peut considérer que les *Prolégomènes* sont un "mauvais" livre puisqu'il [fait] écran au reste de l'œuvre » (1997 : 180).

La distinction entre l'œuvre du théoricien et l'œuvre du linguiste a sans doute un air familier. Zilberberg l'a souvent avancée dans ses interventions orales (récemment encore, au colloque de Limoges en mars 2005) et, par ailleurs, elle a pu servir à opérer des tris chez d'autres auteurs ; je pense en particulier à Saussure, mais il n'y a pas de raison qu'elle n'offre quelque rendement sur Chomsky, sur Jakobson et même sur Martinet. Il faut cependant « inquiéter » cette trop grande familiarité. Qui fait cette distinction ? Et à qui profite-t-elle ? Sont-ce des linguistes qui s'y affairent ? Pas vraiment. Des épistémologues, alors ? Non plus. Il est tout de même intéressant de relever que ce ne sont pas les personnes qui travaillent dans les disciplines concernées qui se préoccupent d'une telle distinction. Celle-ci est principalement le fait des sémioticiens. En l'occurrence, c'est le sémioticien Zilberberg qui la propose, et c'est du sémioticien Greimas qu'elle sert à interpréter l'intertexte. À n'en pas douter, cette affaire de tri est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît d'abord. Et, de fait, l'argument que Zilberberg consacre à l'intertexte Greimas – Hjelmslev aboutit à la conclusion que « la plus grande partie de l'œuvre [de Greimas] n'est pas en affinité avec les *Prolégomènes* dont Greimas se réclame, mais avec la linguistique de Hjelmslev – à son insu » (1997 : 183) !

L'enjeu de la distinction est gnoséologique mais la place qu'elle prépare n'intéresse ni la linguistique ni l'épistémologie ; elle vise la sémiotique et est aménagée de manière polémique. Au niveau individuel, la distinction est narrativisée en termes d'héritage. Zilberberg y est juge et partie, en toute connaissance de cause et en cherchant à rendre l'intention explicite (comme en témoigne cette proposition déjà citée : « pondération qu'il vaut mieux afficher que taire, mettre au clair qu'ignorer »). Elle lui permet de suggérer que l'héritage de Hjelmslev peut être autre chose que ce que Greimas en a fait et, par là même, il peut, à bon droit, réclamer cet héritage pour lui-même – j'y viens dans un instant. Mais la notion d'héritage a ses limites. Cette métaphore juridico-économique dont la sociologie de Bourdieu a permis l'importation en histoire des sciences ne peut pas rendre compte adéquatement de l'enjeu gnoséologique dont la distinction

Hjelmslev-le-linguiste vs Hjelmslev-le-théoricien est le prétexte. Pour ma part, j'emploierais volontiers une métaphore vitaliste afin d'élever la portée de cette distinction au niveau des disciplines. Il y aurait alors à rapporter un récit de la lignée. De quelle souche descendent les sémioticiens ? Est-ce plutôt des linguistes ou des épistémologues ? Ou plutôt, n'est-ce pas seulement pour eux que les linguistes se dédoublent en épistémologues ? Et quel sémioticien est le meilleur spécimen de son espèce ? Dépend-il d'un croisement entre espèces existantes ou, au contraire, est-il le produit de la spécialisation d'une espèce ? Telles sont pour moi les questions auxquelles Zilberberg, à travers ses actes intertextuels, se préoccupe d'apporter des réponses.

Mais si l'on cherche à les formuler au sujet même de Zilberberg, ce que la décence l'a empêché d'explicitier tout à fait, force est d'admettre que les conclusions à tirer sont aussi délicates, voire paradoxales, que celles auxquelles lui-même aboutit sur le compte de Greimas. Car enfin, est-ce bien Zilberberg qui promeut le linguiste Hjelmslev ? Je suis prêt à parier que, de l'avis de la plupart de ses lecteurs, c'est la théorie hjelmslevienne qui a indubitablement exercé le plus de poids dans ses réflexions. Serait-ce donc qu'il faille admettre à son endroit, et pour ainsi dire en guise de négatif de la démarche greimassienne, que la plus grande partie de son œuvre n'est pas en affinité avec la *Catégorie des cas* dont Zilberberg se réclame pourtant, mais, sinon à son insu, du moins en pleine dénégation du fait, avec la théorie de Hjelmslev ? Pour débrouiller le paradoxe dans lequel le destin de la sémiotique a ainsi l'air de s'empêtrer, je pense que le second tri opéré par Zilberberg dans l'œuvre de Hjelmslev va pouvoir s'avérer d'un recours salutaire.

Auparavant, je voudrais relever le jugement que porte Zilberberg sur les *PTL*. Que le livre soit « mauvais », avec des guillemets (tout de même !), s'explique suffisamment par la problématique de l'héritage. Nous sommes bien face à un enjeu déontologique, faisant valoir dans un cadre nomologique un argument éthique : a droit à l'héritage hjelmslevien celui qui a acquis la connaissance la plus étendue de cette œuvre parce qu'il est mauvais, pour la postérité même de celle-ci, de se voir réduite à un livre unique. Que les *PTL* fassent « écran » appelle en revanche, me semble-t-il, un développement interprétatif. Je proposerai trois paraphrases. En premier lieu, et c'est sans doute le sens le plus directement indexable à l'usage qu'en fait Zilberberg, le livre fait écran par son pouvoir d'opacité. L'hermétisme est un piège à double effet : devant le précipice, on recule ; une fois dedans, difficile d'en sortir – c'est là d'ailleurs une des obsessions les plus emblématiques du parcours de Zilberberg : la nécessité de « sortir de Hjelmslev » (nous aurons à y revenir). Ensuite, le livre fait écran en cette

particularité qu'il permet que se projettent sur lui les fantasmes propres au lecteur. Les *PTL* sont un miroir : la sémiotique greimasienne, par exemple, s'y réfléchit entièrement en lui demandant caution de sa beauté. Plus largement, on pourrait prétendre, sans même forcer le trait, que la sémiotique tout entière, puisque Greimas est en mesure d'accaparer l'exclusivité de son appellation, est le fantasme animé, le grand intertexte actif de la lecture de cette œuvre singulière. Enfin, et pour ainsi dire en retour, les *PTL* feront écran telle une glace sans tain. Les *PTL* nous observent pendant que nous les lisons. La distinction opérée par Zilberberg, quoi que lui-même en fasse, génère un enjeu épistémologique qui est entièrement redevable à l'existence des *PTL*. Ce ne sont pas, en tout cas pas seulement, aux intentions de Hjeltslev que j'impute le pouvoir de ce livre. C'est, d'une manière tout aussi risquée mais plus argumentable, à une certaine logique (une dialectique, si l'on préfère) de l'histoire des sciences humaines, logique selon laquelle le projet des *PTL* se trouve effectivement réalisé, à tout le moins en partie réalisé, par son devenir sémiotique.

L'homme de tradition et le « grand abstracteur »

La seconde pondération à opérer ne sépare pas seulement les œuvres mais aussi, dans chacune d'elles, des parties, voire, à l'intérieur de parties congrues, des accents. Hjeltslev, nous dit Zilberberg, est tantôt un homme de tradition, tantôt un « grand abstracteur » (1985 : 129 ; 1986b : 130 et 137). Les commentateurs ont donné très peu d'échos au souci de Hjeltslev de conserver une trace de la tradition linguistique. Il y a bien des historiens de la linguistique² pour avoir inscrit le projet de Hjeltslev dans une continuité. Mais il ne s'agit pas exactement de cela ici. Il s'agit de voir dans quelle mesure la continuité avec les travaux de ses prédécesseurs commande une lecture sémiotique de Hjeltslev. Hormis Zilberberg, seul, à ma connaissance, Herman Parret (1995) a avancé des hypothèses en ce sens, dans une étude consacrée à la *Catégorie des cas* et au localisme qu'y affiche Hjeltslev. Or la tendance conservatrice de Hjeltslev est loin d'être négligeable. Il est arrivé à Hjeltslev de faire précéder ses propositions théoriques et ses analyses par un état censément exhaustif de la question. Outre la *Catégorie des cas* (1935)³, on trouve un tel effort de recension dans un article postérieur de vingt ans, « Animé et inanimé, personnel et non personnel » ([1956], 1971), ce qui témoigne de la constance de ce souci d'archiviste. D'une façon plus ramassée, on

2 Je pense en particulier aux travaux de Frans Gregersen (1991), de Michael Rasmussen (1992) et de Pierre Swiggers.

3 Et l'ébauche que constitue « Structure générale des corrélations linguistiques », dont la rédaction date de 1933 mais qui n'a été publié qu'en 1973 dans *EL II*.

trouvera des notes préliminaires sur les travaux des prédécesseurs également dans des travaux d'importance tels l'article « La notion de rection » ([1939] 1971) ou le posthume *Sprogsystem og sprogforandring* (1972 ; ces conférences datent de 1934). Par ailleurs, la bibliographie de Hjelmslev contient un grand nombre d'études biographiques – une bonne dizaine, resserrée, il est vrai, sur les années 1943-1946 – consacrées aux linguistes des générations précédentes. Celle qui ouvre le recueil des *Études linguistiques II*, sur Rasmus Rask (1973 : 3-16), contient d'ailleurs un authentique questionnement épistémologique. On le voit, le traditionalisme de Hjelmslev peut être largement étayé par la lecture de son œuvre. Cependant, l'impression laissée par le « grand abstracteur », suivant l'élégante formule proposée par Zilberberg, l'emporte très largement – on ne le présente plus. Mais il faut noter que, selon Zilberberg, la tension qui peut exister entre ces deux tendances se manifeste déjà en faveur de l'abstraction dans l'œuvre de Hjelmslev : « Hjelmslev corrige la tentation de la “table rase” – l'expression se trouve chez Hjelmslev lui-même – par l'affirmation de la continuité mais non l'inverse » (1985 : 129)⁴. Ce jugement, qui sonne comme un reproche, ne me paraît pas tout à fait fondé. L'inverse, qui doit consister à corriger la tendance à l'archivage et au respect de la tradition par une volonté d'abstraction, n'est-il pas attesté à chaque fois que Hjelmslev, après avoir fait l'état d'une question – et l'on sait à présent qu'il n'y a pas ménagé sa peine – cherche à en combler les manques et à en dépasser les limites ? Or la méthode pour y parvenir n'aura pas changé d'un iota tout au long de son parcours intellectuel : elle consiste à élargir le cadre théorique et à y faire jouer des concepts plus abstraits que ceux employés par ses prédécesseurs. Mais le jugement de Zilberberg prend toute son sens dans le récit intertextuel qui lui est sous-jacent. Celui qui n'a vu dans Hjelmslev qu'un grand abstracteur, c'est évidemment Greimas. Et c'est lui aussi qui a souvent succombé à la tentation de la table rase, effaçant peu à peu de ses livres, pour des raisons qui du reste ne sont pas toutes d'ordre épistémologique, toute référence aux travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Or il est clair que Zilberberg n'est pas, ne peut pas être vis-à-vis de Greimas dans la position de lecture qu'il occupe vis-à-vis de Hjelmslev. Entre Zilberberg et Greimas, l'intertexte est beaucoup plus conflictuel. D'abord, bien entendu, pour des raisons de génération et de parcours biographique. Greimas aura été,

4 On peut trouver en effet au moins une fois l'expression de *table rase* à la page 14 des *PTL* : « Il sera plus aisé d'y parvenir si l'on s'efforce d'oublier le passé et de faire table rase partout où il n'a rien fourni de positif pouvant être utilisé ». Toutefois, l'original danois n'emploie pas l'expression dans sa version latine mais dit moins durement : *begynde forfra* (*OSG* : 8), ce que le traducteur anglais, F. Whitfield, a rendu très justement par *by starting from the beginning* (*PTL* 61 : 7).

peu ou prou, le « maître » de Zilberberg ; aussi est-ce en fonction de lui que doit s'évaluer, non l'œuvre même de Zilberberg, mais la distance nécessaire et instauratrice de leur intertexte – sujet encore chaud, sur lequel je ne voudrais pas risquer de m'avancer davantage aujourd'hui. Ensuite, l'objet principal du conflit concerne, ainsi que je l'ai déjà signalé, l'héritage hjelmslevien. Prendre ses distances par rapport à Greimas, cela consiste notamment, sinon surtout, à lire autrement que lui l'œuvre de Hjelmslev. Enfin, il reste à préciser que la distance à établir ne peut pas être si grande que l'on ne tombe dans un autre cadre gnoséologique. Lire Hjelmslev différemment que Greimas, certes, mais dans le but identique d'y trouver les moyens de fonder mieux qu'il ne l'a fait la sémiotique.

Faisons alors l'hypothèse que le tri opéré dans l'œuvre hjelmslevienne entre une tendance à l'abstraction et une tendance à la tradition, tradition qu'il faut pouvoir entendre dans un sens actif, redynamisé en vertu même de son opposition à l'abstraction (la tendance à la tradition, ce serait la tendance à charger en synchronie, tel un événement textuel, le plus de sens déposé par l'histoire), ce tri offre à la sémiotique deux paradigmes épistémologiques entre lesquels elle a longtemps balancé. Si Greimas est le champion de l'abstraction, alors Barthes pourrait être devenu, au fur et à mesure que le désir interindividuel d'une alternative paradigmatique se sera fait sentir, le champion de la tradition. Je n'argumenterai pas ici cette hypothèse tentée ailleurs⁵ ; qu'il me soit seulement permis d'indiquer qu'à travers elle on rend compte de ce que Barthes, tout en marquant explicitement son éloignement de la sémiotique, aura gardé le souci constant de la sémiologie – le distinguo sémiotique vs sémiologie ne servant à rien d'autre qu'à manifester l'alternative épistémologique dont la sémiotique est l'enjeu.

A-t-on pour autant divagué au-delà du sujet proposé pour la présente étude ? Je ne le pense pas. Certes, Zilberberg cite très rarement Barthes et ne semble pas avoir porté sur son œuvre d'intérêt particulier. Mais je constate que, quel qu'en soit la cause, ce désintérêt et le vide épistémologique qu'il suscite facilitent l'évitement du conflit qui oppose Zilberberg, fût-ce malgré lui, à Greimas et sa déviation sur un intertexte moins suspect d'enjeu de pouvoir symbolique. Que constate-t-on, en effet ? D'une part, le piège de l'abstraction dans lequel Greimas a versé vaut, d'après Zilberberg, également pour Hjelmslev. D'autre part, le grand abstracteur Hjelmslev trouve bien pour sa part à être opposé, contrebalancé, « corrigé » dans l'intertexte zilberbergien par des auteurs qui lui sont contemporains, principalement par Cassi-

5 À ce sujet, voir Badir 2005.

rer et par Valéry. Mise en œuvre dans les textes à caractère plus personnel, cette opposition est d'ailleurs explicitement annoncée comme le projet intertextuel propre à l'auteur : « Même si l'entreprise apparaît quelque peu déraisonnable, nous avons tacitement essayé de "corriger" Hjelmslev par Cassirer » (2001 : 99). Ainsi, l'opération de tri consistant à faire de la tradition et de l'abstraction des termes en opposition s'est avérée fructueuse car, au lieu de nous laisser sur un constat équivoque où aucun des protagonistes du récit intertextuel ne trouve à imposer l'option qui est la sienne, elle permet de mettre en avant la supériorité de la position épistémologique à laquelle prétend Zilberberg sur celle occupée par Greimas. Sortir de Hjelmslev, écrit-il, « non pour le renier, mais pour le dépasser »⁶. Assurément cette relève dialectique donne sens à l'intertexte : en tant que récit, il lui assure une finalité ouverte ; en tant que terme (ou réseau), il le dote d'un principe hiérarchique.

Le polémiste et le continuateur

Fructueuse, la seconde pondération l'est d'autant plus qu'elle est capable d'être orientée dans les deux directions du temps. Jusqu'ici, elle s'est exercée sur la postérité de l'œuvre hjelmslevienne. Nous pouvons à présent la diriger vers les origines de cette œuvre. Elle vise alors les prédécesseurs, les devanciers, les influences et s'observe à partir des lectures faites par Hjelmslev. En principe, on sort ici du périmètre d'exercice de l'intertexte Zilberberg - Hjelmslev. Toutefois, comme les études que Zilberberg a consacrées à Hjelmslev portent elles-mêmes, pour une large part, sur les antécédents de l'œuvre, nous sommes amenés à nous y porter également, au moins pour interroger les raisons qui ont poussé Zilberberg à effectuer de tels travaux. Une première raison vient bientôt à l'esprit : si l'on admet l'interprétation que j'ai avancée au sujet de l'intertexte Greimas - Zilberberg, il est clair que Zilberberg a tout intérêt à reporter sur Hjelmslev les griefs qu'il porte à l'endroit de Greimas – griefs, le mot est probablement trop fort : disons des critiques de principe. Dans cette perspective, les prédécesseurs de Hjelmslev auront à être valorisés afin d'indiquer que d'autres options étaient possibles. Cette raison, qui séduirait un sociologue parce qu'elle peut être traduite aisément en stratégie de détournement d'un capital symbolique, ne me paraît pas pourtant suffire à expliquer le sérieux, voire l'entêtement, que Zilberberg a mis à la tâche. En fait, même si pour Zilberberg Hjelmslev a en fin de compte fait le choix de l'abstraction sur la tradition, ce dont le *Résumé* peut témoigner de façon convaincante, il n'empêche que son œuvre est marquée par la tension existant entre les deux attitudes, alors que chez

6 Lettre privée, 30 octobre 1999.

Greimas l'abstraction a pris le pas sans que s'immiscent les doutes et les scrupules. En quelque sorte, Hjelmslev est, en puissance, l'agent de sa propre relève. Ainsi, en étudiant de façon très approfondie l'intertexte hjelmslevien, Zilberberg cherche à déterminer les failles et les erreurs de parcours que Hjelmslev n'a pas pu ou pas su éviter, non pas dans le but impersonnel d'une compréhension historique mais afin d'y puiser des enseignements épistémologiques dont son propre parcours théorique pourrait bénéficier et, partant, grâce auxquels la sémiotique pourrait trouver une issue favorable à son très problématique positionnement gnoseologique.

Du point de vue qui nous occupe, l'examen des études effectuées par Zilberberg sur l'intertexte hjelmslevien serait une chose vite entendue s'il venait seulement confirmer les positions narratives que la seconde pondération a permis de déduire de l'intertexte des continuateurs de Hjelmslev. Ces études réservent toutefois une surprise. Lorsque le tri entre tradition et abstraction vient à être appliqué à l'intertexte des lectures hjelmsleviennes, il trouve à se décliner en une troisième pondération. Hjelmslev est alors tantôt continuateur, tantôt polémiste. Mais, contre toute attente, c'est le continuateur qui engendre l'abstracteur, tandis que le polémiste est soutenu par le conservateur. Il y a là comme un chiasme, et je suis tenté, pour en rendre compte, d'employer les concepts d'implication et de concession développés par la grammaire tensive⁷. Une concordance forte est ordinairement posée entre tradition et continuité : il ne saurait y avoir de tradition (pour rappel, je souhaite qu'on entende le terme dans un sens actif, dynamique) que dans une temporalité où les valeurs de la continuité sont plus fortes que celles de la discontinuité ; entre polémique et abstraction, la concordance est également de mise : en acte et en pouvoir d'action, l'abstraction suppose l'antagonisme, et même un antagonisme vif, urgent. L'abstraction, bien comprise, en tout cas comme la comprend Zilberberg, est « libératrice » (1986b : 137). Cependant, comme la disjonction entre tradition et abstraction, d'une part, continuité et polémique, d'autre part, reste faiblement implicative, un parcours concessif peut venir suspendre les concordances attendues et les suppléer par des conjonctions insolites. Hjelmslev aura été un grand abstracteur bien que, en cela, il n'ait pas cherché autre chose qu'à suivre l'enseignement de Saussure. L'événement que constitue cette concession est signifié par Hjelmslev lui-même : « Un seul théoricien mérite d'être cité comme un devancier indiscutable : le Suisse Ferdinand de Saussure » (*PTL*, 14). Et, par ailleurs, bien que Hjelmslev ait eu l'air d'apporter la polémique au Cercle de Prague,

7 Cf. Zilberberg 2005 : 93-95.

son vrai souci aura été de restaurer le respect de la tradition. Il faut, par exemple, lire à cet égard la lettre qu'il adresse à Martinet après la publication dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* du compte rendu que ce dernier a fait d'*OSG*. Son premier élan de protestation concerne, non pas un point d'histoire de la linguistique, mais la valeur même qui est accordée à cette histoire, en somme l'historicité de l'activité des linguistes. Et Hjelmslev argumente son point de vue avec toutes les preuves à l'appui : « [...] vous faussez à mon avis la perspective. La glossématique mise à part, la phonologie pragoise ne constitue pas la première, mais au contraire la dernière tentative de l'ordre indiqué. Il y avait d'abord Porzezinski et Baudouin de Courtenay, qui par l'école polono-russe ont exercé une influence très considérable en Europe orientale, influence qui a été, on ne saurait le nier, d'une certaine envergure, et dont la phonologie pragoise ne constitue qu'un dernier retentissement ; il y avait d'autre part Saussure, dont l'influence en Europe occidentale n'a pas été moindre. Mais il y avait aussi, indépendamment de ces grands courants de l'Europe continentale, un Daniel Jones et un Edward Sapir, pour ne citer que ces noms qui, bien avant le Congrès de La Haye qui a été le berceau de la phonologie, ont fondé des écoles puissantes en Angleterre et en Amérique. » Un peu plus loin, Hjelmslev enfonce le clou : « La phonologie de Prague m'a semblé, dès le début, constituer plutôt un recul par rapport à ses devanciers, sauf sur les points – nombreux il est vrai – où elle n'a fait en principe que les répéter » (1985 : 198-199).

L'audace et la perspicacité de Zilberberg lui font envisager de libérer de leur contexte historique ces conjonctions concessives mises à jour dans l'intertexte hjelmslevien de manière à ce qu'elles deviennent les implications d'une perspective épistémologique inédite. Ainsi, pour lui, toute tradition devient source de polémique ; toute continuité se réalise dans l'abstraction. Ce sont là les deux mouvements d'une seule dynamique, dont la grammaire tensive fait la théorie en même temps qu'elle les manifeste dans un style. Aussi est-ce un « style de pensée » que Zilberberg inaugure pour la sémiotique. C'est ce que je tenterai de montrer, en me penchant à présent sur les *Éléments de grammaire tensive*, à travers quelques exemples.

RETOUR

Nous n'en avons pas pour autant fini avec l'intertexte Zilberberg - Hjelmslev. Comme on l'aura compris, j'ai moi-même exercé une pondération sur les textes qui composent l'œuvre, toujours en cours, de Zilberberg : d'un côté, il y a l'exégète engagé de Saussure, Hjelmslev, Greimas et quelques autres ; de l'autre, le penseur, plus exacte-

ment : le *Pense-Phrase*, le *logothète* (deux expressions empruntées à Barthes⁸) de la grammaire tensive. Ordinairement, par exemple chez les philosophes, cette pondération épouse la chronologie bibliographique ; à tout le moins elle s'y inscrit en termes tendanciels. On distinguera ainsi une phase centrifuge centrée sur l'intertexte, où l'auteur règle ses comptes avec les prédécesseurs, polémique avec les concurrents, tisse un réseau d'influences, à laquelle succède une phase centripète, où l'auteur assimile les influences, met un terme, fût-ce provisoirement, aux différends qui l'opposent à ses prédécesseurs et à ses contemporains, et entre ainsi dans l'élaboration d'une spéculation propre. Chez Zilberberg on observe au prime abord une relative concomitance entre les travaux exégétiques et ce qu'on pourrait appeler, en faisant jouer l'opposition des préfixes grecs, les travaux « éségétiques ». En y regardant de plus près, il apparaît qu'entre les deux genres s'opère un glissement. Les articles « Description de la description » et « Forme, fonction, affect » en offrent l'impression la plus nette : ils annoncent une visée exégétique mais préfigurent en réalité les *EGT*. Toutefois, le passage entre exégèse et éségèse, qu'on le veuille tranché ou nuancé, ne s'accompagne nullement ici d'une raréfaction de l'intertexte. En ce qui concerne Hjelm-slev, la régularité et la fréquence avec lesquelles apparaît son nom est un fait saillant. Dans les cinquante-cinq pages du Glossaire⁹, on compte 56 occurrences de son nom, soit une occurrence par page. Le nom de Hjelm-slev revient quatre fois plus souvent que ceux de Saussure (17 occurrences), Greimas (15 occurrences) ou Cassirer (13 occurrences). Dans les *EGT*, le rapport, s'il n'est pas tout à fait aussi écrasant, est encore majoritaire et tout aussi régulier : sur les 240 pages du manuscrit, il est fait 80 fois référence au nom de Hjelm-slev, pour 43 fois à Cassirer et 36 à Valéry. Aussi faut-il admettre qu'en réalité l'exégèse a entièrement été *versée* dans l'éségèse. Concomitance et glissement progressif ne sont que les avatars ordinaires de la pondération entre exégèse et éségèse. En revanche, une action de déversement, telle qu'elle résulte d'une conjonction entre concomitance et glissement, doit nécessairement faire figure d'exception, sans quoi le tri serait rendu caduc, à tout le moins demanderait-il à être reformulé. L'œuvre de Zilberberg est donc, à mon sens, marquée au sceau de l'exceptionnalité. Et, si le récit intertextuel qui en a été entrepris jusqu'ici ne manque pas à la vraisemblance, il doit être capable de présenter comme un déroulement logique une présence aussi massive de l'intertexte dans l'éségèse ainsi que la prépondérance qu'y occupe Hjelm-slev.

8 Sur le *Pense-Phrase*, v. Barthes 1973 : 81 ; sur le *logothète*, v. Barthes 1971 : préface.

9 Disponible sur le site <http://www.claudezilberberg.net> depuis 2005. Le glossaire accompane l'édition des *Éléments de grammaire tensive*.

Au fait, c'est tout simple. Dès lors que l'on se donne pour programme épistémologique la réconciliation de l'abstraction et de la tradition, l'incorporation de l'intertexte au cœur même de l'élaboration théorique est un plan d'écriture à privilégier, un « bricolage » (concept de Lévi-Strauss que Zilberberg affectionne particulièrement) susceptible de déployer ledit programme. Soulignons si nécessaire que, en parlant d'intertexte, il ne faut pas seulement entendre un copieux répertoire de références et de citations. Un intertexte de quelque consistance doit être un ensemble de références régulier et même, dans une certaine mesure, systématique. Pour ce qui regarde l'intertexte zilberbergien, il faut ajouter qu'il apparie des auteurs très différents les uns des autres : outre les linguistes et les sémioticiens, on y rencontre des poètes (Baudelaire, Mallarmé, Henri Michaux), des « hommes de lettres » (Goethe, Paul Valéry, Edmond Jabès), des historiens de l'art (Henri Focillon, Wöfflin), des philosophes (Merleau-Ponty, Gilles Deleuze, Walter Benjamin mais aussi Aristote), des anthropologues (Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss), sans oublier – *last but not least* – les lexicographes anonymes du *Micro-Robert*. Il se confirme par là que l'intertexte mis en place par Zilberberg a valeur d'univers : la théorie de la grammaire tensive agit sur l'intertexte comme une force d'organisation en expansion plutôt que comme un champ gravitationnel.

Le programme épistémologique fonctionne également dans ses implications insolites. Zilberberg a pu montrer que, dans l'intertexte Hjelmslev – Saussure, un texte en cachait un autre, séminal, violemment novateur, et sans véritable postérité – le *Mémoire sur le système primitif des voyelles*. Or il en est exactement de même dans l'intertexte Zilberberg – Hjelmslev : les *Prolégomènes* ont fait écran à *La Catégorie des cas*. Pour assurer la continuité de Saussure à Zilberberg en passant par Hjelmslev, il a fallu établir une connexion, jusque là inexistante et improbable, entre ces deux livres, le *Mémoire* et *La Catégorie des cas*. Elle s'effectue au prix d'efforts considérables d'abstraction que consacrent les *Éléments de grammaire tensive* et qui consistent, pour l'essentiel, à mettre en avant, tant dans la théorie de la syllabe qui est à la base des déductions sur le phonème *A* que dans la théorie des catégories sémantiques qui raisonne les systèmes casuels de langues diverses selon le nombre de leur dimension, et en vertu d'un principe d'isomorphisme du plan de l'expression et du plan du contenu, le primat de l'opposition entre le complexe et le simple, le concentré et l'étendu, l'intensif et l'extensif. Par ailleurs, la tradition implique la polémique, car c'est en polémiquant avec Hjelmslev comme on le ferait avec un contemporain que Zilberberg témoigne de l'actualité de cette tradition. Ainsi, par exemple, les propositions nou-

velles que contiennent les *EGT* trouvent souvent à se démarquer à partir de l'œuvre hjelmslevienne : « Le fait sémiotique au titre de localité est obligé par son appartenance à l'espace tensif, lui-même produit par le rabatement de l'intensité sur l'extensité, du sensible sur l'intelligible ; à procéder différemment, l'analyste est conduit à poser, comme Hjelmslev est amené à le faire [...] » (*EGT*, 29) ; mieux, c'est à partir de l'œuvre hjelmslevienne qu'elles font valoir leur mérite : « Cette problématique [du surcroît et de la déperdition] peut être rattachée à la difficile question de la relation à poser entre la "forme scientifique" et la "forme sémiotique" chez Hjelmslev lequel les distingue mais sans préciser leur ajointement » (*EGT* : 107).

La réconciliation de l'abstraction et de la tradition dans les *EGT* a alors, en retour, deux effets majeurs sur l'intertexte. Premièrement, avoir en projet la relève de Hjelmslev, c'est insérer celui-ci dans un intertexte dont il devient aussi la source, et les *EGT*, la cible. Autrement dit, c'est faire de Hjelmslev le lecteur idéal des *EGT*. Le style même de la polémique, en tant que forme dialogique, actualise cette instanciation de lecture. Deuxièmement, le nom de Hjelmslev a dans les *EGT* un devenir conceptuel, ou bien c'est sa théorie qui a un devenir actantiel, ce qui revient au même. La conceptualisation de Hjelmslev transparait déjà dans des appariements syntagmatiques tels que « entre les catégories hjelmsleviennes et les catégories tensives » (*EGT* : 7). Plus globalement, l'impression en est donnée par la fréquence avec laquelle son nom apparait. Hjelmslev n'est pas pour Zilberberg un devancier, car ce n'est pas en linguiste qu'il prétend à la continuité, ni un guide, une source d'inspiration, comme il l'a été pour Greimas (« Claude Lévi-Strauss a dit que chaque fois avant de rédiger, il lisait trois pages du *18-Brumaire* de Marx. Pour moi, ce sont des pages de Hjelmslev » in Dosse 1991 : 263). Hjelmslev est un univers de référence ou, si l'on préfère, un imaginaire. Il ne s'en cache pas d'ailleurs ; quand il écrit : « les concepts majeurs de la théorie hjelmslevienne, sinon de son imaginaire, forment, sous un certain point de vue [...] », assurément, le point de vue en question appartient en propre à Zilberberg. Revenons alors à la question initiale sur le Livre, la forme du livre : « conte ou dictionnaire ? Peut-être sommes-nous en face de deux modes de l'imaginaire » (1986b : 139). Il me semble qu'en instaurant un intertexte Hjelmslev - Zilberberg en retour de l'intertexte Zilberberg - Hjelmslev, les *EGT* bénéficient de toutes les intensités de la fable, mais qu'en outre en répartissant l'intertexte en valeur d'univers grâce à la force de dissémination et d'abstraction contenue dans l'ouvrage, Zilberberg pourrait bien avoir abouti à une forme nouvelle, qui appelle à sa propre tradition.

RÉFÉRENCES

- Badir S., 2005, « Barthes sémiologue », Actes du colloque « Barthes, leçons (1977-1980) », Urbino, Centro di Linguistica e di Semiotica, 14 au 14 juillet [à paraître].
- Barthes R., 1971, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil (Points).
- Barthes R., 1973, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil (Points).
- Dosse F., 1991, *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte.
- Gregersen F., 1991, *Sociolingvistikens (u)mulighed : videnskabshistoriske studier i Ferdinand de Saussures og Louis Hjelmslevs strukturalistiske sprogteorier*, Copenhagen, Tiderne Skifter.
- Hjelmslev L., 1928, *Principes de grammaire générale*, Copenhagen, Bianco Lunos Bogtrykkeri, 1929. Ici : *PGG*.
- Hjelmslev L., 1935, *La Catégorie des cas. Étude de grammaire générale*, Aarhus, Acta Jutlandica, VII. Ici : *CdC*.
- Hjelmslev L., 1943, *Omkring sprogteoriens grundlæggelse. Travaux du cercle linguistique de Copenhague XXV*, 1993. Ici : *OSG*.
- Hjelmslev L., 1943, *Prolegomena to a Theory of Language*, Wisconsin, University Press [2^e édition révisée], 1961. Ici : *PTL 61*.
- Hjelmslev L., 1943, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit (Arguments), 1971. Ici : *PTL*.
- Hjelmslev L., 1971, *Essais linguistiques*, Minuit (Arguments). Ici : *EL*.
- Hjelmslev L., 1972, *Sprogssystem og sprogforandring. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, XV*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag
- Hjelmslev L., 1973, *Essais linguistiques II. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, XIV*, Copenhagen, Nordisk Sprog-og Kulturforlag. Ici : *EL II*.
- Parret H. 1995, *Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmslevienne des cas. Nouveaux actes sémiotiques 38*.
- Rasmussen M., 1992, *Hjelmslevs sprogteori : glossematikken i videnskabshistorisk, videnskabsteoretisk og erkendelsesteoretisk perspektiv*, Odense, Odense universitetsforlag.
- Swiggers P., 1995, « Le programme d'une linguistique générale chez Louis Hjelmslev », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XC-1 : 53-83.
- Zilberberg C., 1985, « Connaissance de Hjelmslev (Prague ou Copenhague ?) », in *Louis Hjelmslev, Linguistica, Semiotica, Epistemo-*

- mologia. Il Protagora* 7-8 : 127-168.
- Zilberberg C., 1986a, « Le *Mémoire* de Saussure lu par L. Hjelm-slev », *Versus* 43 : 59-90.
- Zilberberg C., 1986b, « À propos de l'édition française des *Nouveaux Essais* de Louis Hjelmslev », *Versus* 43 : 129-140.
- Zilberberg C., 1989, « Relecture de Brøndal », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague* 22 : 15-38.
- Zilberberg C., 1993a, « Description de la description », in M. Rasmus-sen (dir.), *Louis Hjelmslev et la sémiotique. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague* 24 : 151-172.
- Zilberberg C., 1993b, « Greimas et le paradigme sémiotique », in *Ensayos, Lingüística, Semiotica, Critica Literaria* : 13-58.
- Zilberberg C., 1997, « Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas », in A. Zinna (éd.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Turnhout, Brepols : 165-192.
- Zilberberg C., 2001, « Forme, fonction, affect », in *Louis Hjelmslev a cent'anni dalla nascita*, *Janus* 2 : 79-100.
- Zilberberg C., 2006, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim. Ici : EGT.